

Michel Bousseyroux

**Identité : l'Homme aux loups
le passeport du fantasme ***

Revisitons le cas le plus célèbre, le cas le plus exceptionnel, le cas le plus incroyable de la psychanalyse (à part, bien sûr, Woody Allen et Fabrice Luchini !), et le plus épistémiquement controversé quant au diagnostic de structure : l'Homme aux loups. Reconsidérons, réévaluons, sinon de A à Z du moins de A comme Anna à W comme double V, ce qui s'en est dit. Car c'est d'un parcours de la lettre qui de A comme Anna mène à W comme double V que notre lecture a trouvé à s'orienter. Par-delà les fort nombreuses relectures du savoir qui s'en dépose dans le compte rendu qu'en donne Freud et le supplément qu'y apporte Ruth Mack Brunswick – parmi lesquelles je retiens seulement celles de Jacques Lacan et de Serge Leclaire, ainsi que celles de Nicolas Abraham et Maria Torok – je me propose de le revisiter à partir de ses Mémoires, qu'il écrit entre 1958 et 1970 et intitule L'Homme aux loups par l'Homme aux loups. Alors que dans ses Mémoires Serguéi Petrov prend soin de taire son patronyme et son prénom, il se présentera à leur publication sous l'identité de Wolfsmann, son nom de cas freudien, s'étant donc autorisé de son nom de fantasme pour écrire ses Mémoires. Je propose comme clef de lecture de cette autonomination et de cette autorisation la fonction de nomination du réel que Lacan accorde au fantasme dans le nœud borroméen à six. J'avancerai donc ici la thèse que Wolfsmann a réussi à reconstituer un nouage borroméen où c'est le fantasme qui, en nommant le réel, l'a aidé à suppléer à l'Innommable auquel il avait à faire face.

Le Séminaire – 1

On le sait, l'analyse de l'Homme aux loups avec Freud a duré quatre ans et demi. De la fin janvier 1910, où le transfert s'ouvre sur un mode sacrilège (dans une lettre de Freud à Ferenczi en date du

* Intervention du 9 juin à Narbonne, lors d'une journée préparatoire.

13 février 1910, on apprend qu'il lui avoue, lors de leur première rencontre, la fantaisie qui lui a traversé l'esprit : il aimerait le prendre par-derrière et lui chier sur la tête !), à la fin juin 1914 (le 28, jour où l'archiduc François-Joseph fut assassiné), Serguéi Petrov s'est rendu, chaque jour où Freud recevait, à Berggasse 19, alors qu'à l'époque la plupart des analyses avec Freud duraient quelques mois, voire quelques semaines (celle de l'Homme aux rats a duré onze mois).

Que s'est-il donc passé pour que l'analyse de l'Homme aux loups soit si longue ? Lacan a un avis assez tranché là-dessus. La raison de fond, c'est que pendant des années, pendant quatre années, l'Homme aux loups, déclare Lacan en 1952, « parle et n'apporte rien, il se mire seulement dans la glace. La glace c'est l'auditeur, c'est-à-dire Freud en l'occurrence ». Il se mire le bout du nez dans le miroir de l'Autre. Pendant tout ce temps de son analyse avec Freud, au cours duquel ce dernier a mis toute son énergie à lui apprendre à lire son rêve des loups immobiles qui le regardent, c'est le miroir du narcissisme qui a barré l'entrée de l'Homme aux loups dans l'historisation de la vérité subjective propre à la tâche analysante. Tel est le jugement que Lacan porte sur l'analyse de l'Homme aux loups, au début du séminaire qu'il lui a consacré en 1952 et qu'on pourrait appeler, par rapport au Séminaire I de Sainte-Anne sur *Les Écrits techniques de Freud*, le séminaire – 1, puisque le précéda en 1951 un séminaire – 2 sur Dora et le suivit en 1953 un séminaire 0 sur l'Homme aux rats.

Il vaut la peine de lire les notes qui en étaient déposées à la bibliothèque de l'École freudienne de Paris et qui ont été prises par l'un des auditeurs de ce tout premier séminaire de Lacan, qui fut quasi confidentiel puisqu'il eut lieu dans son appartement de la rue de Lille (on peut en télécharger l'introduction et trois séances sur Internet ¹). Freud se trouve donc, aux dires de Lacan, face à un sujet « isolé par sa position de riche », « inclus, enkysté » dans une structure narcissique où il se mire et se jouit du transfert. Excédé, Freud introduit alors un élément de « pression temporelle ». Il fixe un terme, une échéance à cette analyse. Et c'est là que, début 1914, l'analyse commence. C'est « je » qui parle et non plus, dit Lacan, le « moi irréfutable » de l'Homme aux loups.

1. <http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/homoloup.htm>.

Grouscha la Guêpe

De son analysant Freud obtient alors, « sans que j'y eusse été pour rien », souligne-t-il bien, un souvenir de la prime enfance, antérieur d'un an à la séduction *passive* par sa sœur Anna qui, quand il avait trois ans un quart, s'était amusée à lui « froter » le sexe. Ce souvenir vient signer une levée partielle de l'amnésie infantile. C'est la « scène avec Grouscha », la scène de séduction *active* de la jeune bonne d'enfant qu'il avait vécue juste avant qu'à deux ans et demi une bonne plus âgée, Nania, ne s'occupât de lui. La remémoration et l'analyse de cette scène permirent à Freud de considérer que la tâche de la cure lui semblait enfin achevée. C'est une scène où l'enfant voit Grouscha accroupie frottant le plancher, ayant ainsi les fesses proéminentes et le dos horizontal, dans une position qui donc rappelle le coït *a tergo* de la scène primitive, et où l'enfant répond à l'excitation sexuelle ressentie en allant uriner dans sa chambre, de sorte qu'il se fait gronder par Grouscha qui profère alors une menace de castration. Du coup, Serguéi avait changé de caractère – il était devenu méchant – et s'était trouvé une phobie des papillons aux ailes rayées de jaune, les machaons, tôt évoquée dans l'analyse, que l'association du nom de Grouscha aux poires à la peau rayée de jaune, qui en russe se disent Grouscha, permettait maintenant de déchiffrer.

Freud interprète cette miction comme une tentative de séduction phallique et surtout y trouve ce qu'il voulait obtenir de cette analyse : la preuve, tant attendue pour contrer Jung, d'une certaine réalité de la scène primitive qu'il avait construite à partir du matériau signifiant du rêve des loups, scène de coït *a tergo* entre ses parents, postulée par Freud comme ayant eu lieu alors que Serguéi n'avait qu'un an et demi et où il s'était mis à *la place de sa mère subissant le coït*. Cette fois, dans la scène avec Grouscha où l'image des fesses de celle-ci avait réactivé l'image de la scène primitive, Serguéi s'était mis à *la place de son père* dont il ne pouvait alors imaginer le rôle dans l'acte sexuel que par cette miction. Par sa posture, Grouscha (objet érotique aussi succulent que les poires du même nom) était devenue le premier substitut de la mère dans la scène originelle. Elle ouvrait ce que Freud appellera « la percée vers la femme » (*Durchbruch zum Weib*), qui allait décider de son choix d'objet définitivement hétérosexuel, et de son ravalement dans une vie sexuelle enkystée. Toutefois, la fascination de Freud pour la scène

primitive allait aussi fixer son patient dans une identification à l'objet idolâtrique qu'il était pour sa mère, comme aussi bien d'ailleurs pour la psychanalyse.

C'est l'alarme que semble tirer le dernier rêve sur lequel se finit l'analyse en 1914, à propos duquel Freud dit voir clairement se confirmer le désir de son patient de se venger sur Grouscha la Guêpe de sa menace de castration. L'Homme aux loups dit : « J'ai rêvé qu'un homme arrachait à une *Espe* ses ailes ² », sans s'apercevoir qu'il manque un W pour dire *Wespe* (guêpe), le mot qu'il voulait dire. Freud ayant corrigé son *Une-bévue*, l'Homme aux loups s'entend et dit à Freud : « Mais *Espe*, c'est moi, S. P. » (ses propres initiales). L'*Espe* est une *Wespe* mutilée. Le rêve dit donc clairement que S. P. se venge sur Grouscha de sa menace de le castrer. Il se venge dans ce rêve pour réparer le tort causé par cette menace de castration. Telle est l'interprétation que fait Freud.

La lettre dégriffée

Un article tout à fait remarquable de Serge Leclaire ³ sur l'Homme aux loups, de 1966, paru dans le n° 5 des *Cahiers pour l'analyse*, apporte un nouvel éclairage sur ce rêve de l'*Espe* et la fin de cure avec Freud. Il eût suffi à Freud, dit Leclaire, de bien souligner de nouveau que Grouscha était le substitut de sa mère pour que son analysant réalisât que la cause du tort que son rêve réparait concernait bel et bien sa mère sous la griffe de laquelle il était. Cela aurait pu « rompre la fermeture précoce », dont il était la proie de par son identification à la mère de la scène primitive, « du cycle ouvert, par sa venue au monde, de l'appel au signifiant phallique ». Cela aurait pu desserrer l'étau de cette identification, si problématique chez lui puisqu'elle le mettait dans la position de l'objet avili capable de faire jouir le père, et ainsi permettre une issue plus heureuse à la cure. Et par là même, cela aurait pu ouvrir une autre issue au

2. S. Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1971, p. 397.

3. S. Leclaire, « Les éléments en jeu dans une psychanalyse (à propos de l'analyse, par Freud, de l'Homme aux loups) », *Cahiers pour l'analyse*, n° 5, novembre-décembre 1966, Le Seuil, p. 7-40. Lire aussi S. Leclaire, « À propos de l'épisode psychotique que présenta "L'Homme aux loups" », dans *Écrits pour la psychanalyse, 2, Diableries, 1955-1994*, Paris, Seuil/Arcanes, 1998, p. 123-146.

transfert, dont il apparaîtra après la cure qu'il était irrésolu, ce résidu transférentiel ayant par la suite conduit Freud à adresser l'Homme aux loups à Ruth Mack Brunswick.

Serge Leclaire propose une nouvelle interprétation du rêve de l'*Espe*. L'arracheur des ailes de l'*Espe* que *visé* le désir de ce rêve, ce n'est pas – comme le laisse croire la représentation en première personne de l'action du rêve – le sujet du rêve se rêvant arracheur, donc castrateur, c'est l'analyste. *L'arracheur, c'est Freud*. Or ce signifiant « arracher », *entreissen*, résonne avec l'inconscient de Freud, lui qui arracha leurs secrets aux rêves. De même que le « jaune » des raies de la poire et du papillon entre en résonance avec l'inconscient de Freud, par la robe jaune que portait le premier amour de ses seize ans, Gisela Fluss, et par le jaune, si vivide dans son souvenir d'enfance⁴, de la gerbe de pissenlits qu'à trois ans il arrachait à sa cousine Pauline. L'objet *a* est à situer dans ce jaune qui troue le pré vert du souvenir-écran de Freud, explique Lacan dans son séminaire *L'Objet de la psychanalyse* du 22 juin 1966, où il discute beaucoup avec Serge Leclaire de ces signifiants dont l'Homme aux loups partage la lettre avec l'inconscient de Freud, dans leurs fantasmes communs de dévoilement et d'arrachement. Lettre que l'élosion de l'*Espe* fait émerger, c'est le cas de le dire, « l'esp d'un laps », l'espace d'un lapsus réduit à son hors-sens.

Mais je reviens à l'interprétation de Leclaire. Freud est l'arracheur, mais qu'arrache-t-il ? De quoi le rêveur souhaite-t-il, désire-t-il que Freud se fasse l'arracheur ? Réponse de Leclaire : de la clôture maternelle, du monde clos de *l'identification à la mère*. Car ce qui chute, dans le récit même du rêve, c'est la lettre W retranchée, éli-dée, de *Wespe*, son élosion y découpant la matérialité sonore des initiales du nom propre du sujet. Les deux ailes arrachées, dont le V romain dessine l'ouverture, se retrouvent redoublées dans le W qui ampute le mot « Wespe ». Ce W est, interprète Serge Leclaire, le chiffre de la mainmise maternelle. Il est l'empreinte de l'emprise de l'Autre maternel. Car l'Homme aux loups était resté sous la griffe, sous la domination de sa louve de mère, dont Xavier Doumen a eu l'idée géniale d'inscrire le coup de patte qui vient comme zébrer d'un

4. S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978, p. 121-124, et dans *Œuvres complètes, III*, Paris, PUF, 2005, p. 264-267.

W jaune le « quelque chose noir », comme dit du regard Jacques Roubaud, emplissant l'affiche qu'il a conçue pour cette conférence. W est la griffe de cette griffe de louve, sa marque déposée. Comme le Z de Zorro, ce W est une signature. La signature du réel dont S. P. est la proie.

« Dégriffez-moi ! », implore le rêveur. C'est ainsi que Serge Leclair fait parler l'Homme aux loups, lui fait dire ce qu'il dit « en substance » à Freud à travers ce rêve fabuleux : « Je voudrais que vous m'arrachiez moi S. P. à l'emprise maternelle ; je voudrais que vous détachiez de moi la griffe qui a trop tôt fermé le cycle de mon insatisfaction, que vous me coupiez du signifiant qui est venu là, plus aveugle qu'un objet, se substituer bien avant le temps, au phallus (perdu) auquel j'aspire quand même : car je voudrais me retrouver, moi, S. P., non point comme idole, figée, mais comme sujet, refendu, coupé, tel qu'apparaît presque le corps même de la guêpe (dont on dit, au reste, qu'elle n'use qu'une fois de son dard, et en meurt) pour qu'un jour je renaisse, ou naisse enfin, à une vie de désir. »

C'est cette griffe de la mère – qui était revenue, en 1923, vivre six mois chez l'Homme aux loups – qui va faire retour dans le réel à partir de 1924, avec la fixation hypocondriaque sur la ligne blanche indélébile laissée sur son nez par une électrolyse du professeur X, un éminent dermatologue ami de Freud, pour aboutir à un délire de revendication et de quérulence qui, pendant l'analyse avec Ruth Mack Brunswick, se développera contre ce P^r X auquel il voulait réclamer des indemnités pour préjudice esthétique. Ce dont la mort subite de ce dernier le priva.

Anna et Serguéï nez à nez

À partir de 1924, l'Homme aux loups, qui vient aussi d'apprendre que Freud a été opéré d'un cancer, est de plus en plus obnubilé par son nez. C'est que son nez est devenu le lieu de la jouissance de l'Autre, comme tel identifié dans le miroir Grand A, ainsi que Lacan en 1966 définit précisément la paranoïa. Sa mère avait une ver-rue noire sur le nez et sa sœur aînée avait, petite, la crainte qu'il ne fût rouge (elle se suicida à vingt et un ans en avalant du mercure, ravagée par une dysmorphophobie qui signait un début de schizophrénie). Il raconte en 1975 dans ses entretiens avec Karin Obholzer

le lien très spécial qu'il avait avec elle : « Nous avons convenu de demander *Esanetor*, c'est-à-dire "nez rouge" (*rote Naze*) quand on le lit à l'envers. Alors quand elle voulait savoir ce qu'il en était, ma sœur me demandait : *Esanetor* ? Et moi je regardais, je répondais : Non, non tu n'as rien, tout est en ordre ⁵. » Le nez était donc, entre Serguéi et Anna, leur terrain de jeu favori. C'était l'espace spéculaire *a-a'* de leur séduction incestueuse. En inversant l'ordre des lettres de l'holophrase *rote Naze*, Anna invente un mot de passe où c'est le signifiant maître de cette séduction qui s'entend dans la dernière syllabe, *tor* étant, comme l'ont si bien relevé Nicolas Abraham et Maria Torok, le passé du verbe *tieret*, qui en russe signifie frotter, polir, blesser.

C'est à cette topique spéculaire que Serguéi régressera pour y scruter le trou béant de $-\Phi$ laissé par ses dermatologues persécuteurs, quand en 1926, raconte Ruth Mack Brunswick, « sa vie était concentrée dans le petit miroir qu'il portait dans sa poche [il l'avait pris à sa femme avec son poudrier] et son sort dépendait de ce que celui-ci allait lui révéler ». Il se poudrait le nez toutes les cinq minutes et enlevait la poudre pour inspecter les pores, voir s'ils s'élargissaient, comme « pour saisir en quelque sorte le trou en formation, en train de s'agrandir ⁶ ».

La crypte du pousse à la sœur

Il est tentant de prendre cette compulsion à se poudrer/dépoudrer pour une forme édulcorée de pousse-à-la-femme. J'y lirai volontiers la forme la plus aboutie, chez l'Homme aux loups, de son *pousse à la sœur*, et, au-delà, de son *pousse à la mère*, que Mack Brunswick repère très bien comme visant à satisfaire sexuellement le père et dont elle situe l'acmé dans la jouissance extatique éprouvée à la vue de son sang giclant de son nez sous les doigts du professeur X lui perçant une glande sébacée. Cette extase, qui le fait s'engouffrer dans le trou de la jouissance de l'Autre, est un pousse à rejoindre sa sœur qui s'était suicidée parce qu'elle ne supportait plus d'avoir des boutons d'acné sur le visage. C'est un pousse à rejoindre Anna dans ce que

5. K. Obholzer, *Entretiens avec l'Homme aux loups*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1981, p. 116.

6. R. Mack Brunswick, « Supplément à l'"extrait de l'histoire d'une névrose infantile" de Freud », dans *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, textes réunis par Muriel Gardiner, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2000, p. 270 et 307.

Jacques Derrida appelle, dans « Fors ⁷ », « la crypte », pour parler du caveau de l'incorporation où c'est le deuil impossible du couple Père-Sœur qui est enfoui – crypte d'un « faux inconscient » dont le gardien est le moi et où ce sont les noms de la généalogie du désir qui sont enterrés vifs. La thèse de Nicolas Abraham et de Maria Torok, dans *Cryptonymie, Le Verbier de l'Homme aux loups* ⁸, est en effet qu'en séduisant son frère Anna reproduisait une séduction préalable qui avait eu lieu entre elle et son père et qu'après le suicide de sa sœur l'Homme aux loups s'était identifié *et* à son père *et* à sa sœur, le pénis du père se confondant dès lors avec le sien, tant et si bien que, dans le transfert avec Freud, Serguéï avait changé de genre, d'identité : *il était sa sœur incorporée*. Au fond, dans le transfert au père, l'Homme aux loups est dans une *queer* attitude ! Car il y a en lui un petit garçon que Nicolas Abraham nomme Stanko et une fillette qu'il nomme Tierka.

Durant l'analyse avec Ruth Mack Brunswick – qui pose le diagnostic de « paranoïa à forme hypocondriaque » (jeune analyste de vingt-six ans, elle avait aussi Max Schur en analyse et était alors depuis cinq ans en analyse avec Freud, qui était aussi son contrôleur) –, l'Homme aux loups rêve qu'il se tient au bastingage à la proue d'un navire (en Russie, la proue d'un navire s'appelle son nez) portant un sac avec le miroir de sa femme qui se brise et lui vaut sept ans de malheur. La direction de la cure consista essentiellement pour Ruth Mack Brunswick à contrer « par tous les moyens » le transfert érotomaniaque à Freud dont il se considérait « le fils favori ». « Nous n'avons eu à nous occuper que d'une seule chose dans cette analyse, dit-elle, d'un reliquat du transfert sur Freud. [...] On a pu voir que mon propre rôle pendant cette analyse fut à peu près négligeable : je n'agissais qu'en tant que *médiatrice* entre le malade et Freud... la deuxième analyse corrobore jusqu'au plus petit détail la première, et, de plus, ne met pas en lumière la moindre parcelle de nouveaux matériaux. Notre intérêt tout entier se concentre sur un résidu de transfert avec Freud... Ma technique consistait par conséquent en une tentative concentrée visant à miner l'idée de soi-même comme fils favori que se faisait le patient car il était évident que grâce à cette

7. J. Derrida, « Fors », préface au livre de N. Abraham et M. Torok, *Cryptonymie. Le Verbier de l'Homme aux loups*, Aubier Flammarion, coll. « La philosophie en effet », 1976, p. 7-73.

8. N. Abraham et M. Torok, *op. cit.*, p. 89-90.

idée il se protégeait contre des sentiments d'autre nature ⁹. » L'analyse néanmoins fut riche en matériel et fit remonter à la surface, comme le dira plus tard, après la mort de Freud, Brunswick dans une note de septembre 1945 pour *The Psycho-Analytic Reader*, « des souvenirs importants, jusqu'alors oubliés, se rapportant tous à l'attachement complexe de la jeune fille préschizophrène à son jeune frère ¹⁰ ». Toujours est-il que cette seconde analyse se finit sur un rêve où Serguéï se trouve avec sa mère dans une pièce aux murs recouverts d'icônes. Elle les décroche, les jette par terre. Les icônes se brisent, tombent en morceaux. Le rêveur s'étonne que sa mère si pieuse ait pu faire ça. Mack Brunswick y lit la chute de l'identification masochiste au Christ. Ce qui chute avant tout, c'est Serguéï comme icône phallique enchâssée dans l'Autre maternel (S. P. a représenté pour sa mère les trois frères morts dont elle n'avait pu faire le deuil). Si ce rêve libère l'Homme aux loups de sa hantise du trou dans l'image, c'est parce qu'il réalise, comme l'a parfaitement aperçu Serge Leclair, le désir de voir sa mère *elle-même* briser l'effet de son emprise.

Deux Hommes aux loups

L'Homme aux loups est mort en 1979, à quatre-vingt-douze ans. En 1970, il envoie à Muriel Gardiner ses mémoires, dont il avait commencé la rédaction à Vienne en 1957 et qui sont écrits en langue allemande, la langue de son analyse. Ils ont été édités en 1971 en anglais par Basic Books à New York sous le titre énigmatique : *The Wolf-Man by the Wolf-Man* (traduits en français en 2000 dans *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*). L'Homme aux loups parle de « l'Homme aux loups ». C'est comme s'il y avait *deux* Hommes aux loups. *Celui dont il parle*, le cas de Freud – bien que Freud, notez-le, se soit abstenu de le nommer ainsi (quand il reparle de lui, en 1926 dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, et en 1937 dans « L'analyse finie et infinie », Freud le désigne comme « le Russe ») –, c'est Brunswick qui, la première, le nomme comme tel, l'Homme aux loups, dans son texte de 1928. Il y a donc, dans le titre même du livre des mémoires de Wolfsmann – en anglais « The Wolf-Man » – publié par Muriel

9. R. Mack Brunswick, « Supplément à l'«extrait de l'histoire d'une névrose infantile» de Freud », art. cit., p. 289.

10. *Ibid.*, p. 268.

Gardiner, « l'Homme aux loups » entre guillemets qu'est le célèbre cas freudien, et puis il y a *celui qui parle dans ces mémoires et qui a fait sien ce nom, cette nomination par les analystes*. Serguéi Petrov, qui, quand il a rencontré Freud, se présentait comme le docteur Pankejeff, se présente en 1971 sous cette nouvelle identité : Wolfsmann. Désormais il se présentera ainsi. « Ici l'Homme aux loups ! », répond-t-il au téléphone, en allemand et avec un léger accent russe, en 1973 à la journaliste Karin Obholzer. Il est vrai qu'après avoir été enfant le miroir de sa sœur, il était devenu le miroir aux analystes. On peut considérer que cette nouvelle identité qu'il se donne désormais est en progrès sur celle transgenre que depuis 1906, depuis le suicide d'Anna, dans son inconscient il avait prise en l'incorporant.

Le texte des Mémoires commence ainsi : « Je suis un Russe émigré de quatre-vingt-trois ans. J'ai été un des premiers patients de Freud, connu sous le nom de "l'Homme aux loups", et j'écris aujourd'hui mes souvenirs d'enfance ¹¹. » Il cachera son patronyme dans tout le livre avec la dernière énergie, ne faisant pas une fois référence à ses initiales citées par Freud à propos du rêve de l'*Espe*. Une seule fois il évoque son prénom, mais en français, citant sa gouvernante française. Le premier chapitre intitulé « Mes souvenirs d'enfance » est celui qu'il a écrit en dernier et avec beaucoup de mal, dans l'urgence, avec Muriel Gardiner qui lui imposait, comme Freud pour finir son analyse, un temps limité.

Deuils impossibles

À lire les souvenirs de l'Homme aux loups, en particulier le deuxième chapitre intitulé « Deuil inconscient », on mesure à quel point la folie et la mort ont pesé sur son histoire familiale et sur son destin. D'abord il y a la mort tragique de sa sœur Anna, qui avale en 1906 un flacon de mercure. Il l'interprète comme une volonté de nier sa féminité. Ce suicide le plonge dans une mélancolie et des pulsions suicidaires. Car il incorpore sa sœur, il la résorbe en lui-même et se retrouve, comme seul héritier du père, son objet élu. Suit de peu le suicide de son père en 1908 intoxiqué par du véronal. Freud le dit atteint de psychose maniaco-dépressive. Dès l'âge de six ans, Serguéi

11. « Les souvenirs de l'Homme aux loups », dans *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, op. cit., p. 21.

avait été choqué de voir son père prostré dans un état de grave mélancolie. La série continue avec le suicide par le gaz de sa femme, Teresa, en 1938, qui le surprend et l'effondre d'autant plus qu'il découvre que dans sa pulsion de mort sa femme s'est identifiée à sa sœur (elle se trouvait laide et ne supportait plus de se regarder, comme Anna avant son suicide). Puis c'est la mort de Freud en 1939, de Brunswick en 1946 qui était devenue toxicomane et fit une chute fatale dans sa salle de bain, de sa mère en 1954, de sa gouvernante fräulein Gaby en 1972, où il sombre dans une dépression encore plus profonde qu'à la mort de sa femme.

Puis il y a tous les malheurs qui précèdent sa naissance. Dans ses Mémoires, il parle de sa grand-mère paternelle, Irina Petrovna, Irina fille de Pierre, selon l'usage russe de la nomination. Après avoir plein de garçons, elle eut une fille qu'elle adora, Lyuba, et qui mourut encore enfant. Elle en perdit le goût de vivre et s'empoisonna. Son mari, le grand-père paternel, richissime propriétaire terrien, se mit à boire et voulut épouser la fiancée de son fils Nicolas (l'oncle de S. P.). Ce qui créa un drame semblable à celui des *Frères Karamazov*. Il déshérita son fils quand la jeune fille eut choisi de l'épouser. Ce grand-père mourut un an avant la naissance de Serguéi. Le plus jeune des frères du père de l'Homme aux loups, oncle Peter, qu'il adorait et admirait, déclencha une paranoïa, diagnostiquée par Korsakov, et mourut mangé par les rats. Du côté maternel ce n'est guère mieux. Du grand-père maternel, l'Homme aux loups ne dit ni le patronyme ni le prénom. Il a eu des accès maniaques et voulait convoquer un congrès mondial d'espéranto dont il serait le président. La grand-mère n'est pas plus nommée et il dit seulement qu'elle était paralysée. Elle a perdu trois fils et sa fille, la mère de l'Homme aux loups, et n'a pu en faire le deuil, surtout du plus jeune de ses frères qui avait vu venir sa mort et l'avait acceptée.

Un pont jeté par-dessus l'innommable

On voit bien qu'avec les trois frères morts de sa mère et la fille morte de sa grand-mère paternelle, des deuils impossibles hantent le désir de l'Autre et ont contribué à laisser dans l'inconscient de l'Homme aux loups un arrière-goût de maladie de l'immortalité, si caractéristique de la mélancolie, la mort y portant le sceau de l'impossible. À ce sujet, je partage entièrement l'analyse du cas de

l'Homme aux loups qu'a présentée, à partir de la lecture de ses mémoires, Claude Duprat dans un exposé, intitulé « La problématique psychotique de l'Homme aux loups », aux journées de l'École freudienne de Paris qui eurent lieu à Lille en septembre 1977¹². « Dans l'histoire familiale, écrit-il, la mort impossible du registre mélancolique croise la répétition des deuils inachevés. L'Homme aux loups a pressenti, dans la mélancolie paternelle, l'effroi de l'innommable. Il n'a pu se nommer dans sa filiation à son père et il s'en est tenu à ce surnom qu'il devait à Freud de qui il acceptait une nomination. » Certes, chez l'Homme aux loups la psychose n'est pas aussi envahissante et funeste que chez sa sœur, son père et son oncle paternel préféré, psychose qui remonte aussi aux grands-pères paternel et maternel. Les effets ravageants de la forclusion s'étendent sur trois générations. Mais là n'est pas l'essentiel quant à ce qui peut nous orienter sur la structure (après tout, qu'il y ait tant de psychotiques sur trois générations n'implique pas qu'il faille fatalement que l'Homme aux loups le soit). Non, l'essentiel de ce que nous apprennent ces mémoires quant à la structure concerne la nomination, le rapport de S. P. à la nomination et à son nom propre.

Car il est très frappant, à lire ces mémoires, de voir combien l'Homme aux loups s'applique à *taire* son patronyme et son prénom, comme à faire silence sur les prénoms de son père et de son grand-père paternel et à ne pas nommer les grands-parents maternels. En revanche, il nomme de façon très précise sa grand-mère paternelle, Irina Petrovna, ce qui veut dire celle qui est la fille de Petrov. Comme s'il s'inscrivait *du côté des femmes de la branche paternelle*. Et comme s'il cherchait, pour sauter par-dessus le gouffre de la forclusion paternelle et grand-paternelle, à *jeter un pont jusqu'à ce prénom* de l'arrière-grand-père paternel, Petrov, pour trouver un garde-fou contre l'inceste *féminisant* avec son père et la confusion psychotisante des générations. Je rappelle que ses initiales S. P. sont celles de Serguéi Petrov, son vrai nom russe, ou Serguéi Pankejeff. Mais il ne peut se dire *itch*, Petrovitch, fils de son père Petrov. Dans ses mémoires, l'Homme aux loups s'intéresse à la généalogie et à l'origine linguistique des noms, par exemple de son précepteur allemand ou de

12. C. Duprat, « La problématique de l'Homme aux loups », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 22, Journées de Lille, mars 1978, p. 187-196.

Lermontov, le poète russe qu'il aimait par-dessus tout, sur la tombe duquel il alla pleurer à la mort de sa sœur (son père comparait les poèmes d'Anna à ceux de Lermontov). Dans les *Écrits*, Lacan interprète l'élosion du W de *Wespe*, qui est aussi le W de *Wolfsmann*, comme l'élosion de la première syllabe du nom de famille, « en quoi se perpétue la noble bâtardise où une branche s'origine, en russe ¹³ ».

La suppléance par le fantasme

Qu'apprenons-nous de l'Homme aux loups, de ses souvenirs ? Deux choses essentielles pour le savoir du psychanalyste. Premièrement, que la psychose peut avoir le visage de la névrose, avec des traits obsessionnels et hystériques à souhait. Deuxièmement, que ce visage pseudo-névrotique est un masque qu'au bal masqué de sa présentation clinique l'Homme aux loups porte comme un loup de velours. C'est le *loup* du fantasme. Et que derrière, il y a Anna, il y a le *cache-nez*, si je puis dire, de l'identification « endocryptique », comme la dit Nicolas Abraham, à Anna, qui le féminise pour le rapport avec le père. Voici le souvenir d'enfance que *Wolfsmann* rapporte : Anna « me dit une fois qu'elle me montrerait une belle image, sur laquelle était reproduite une jolie petite fille. J'étais fort curieux de voir cette image. Mais Anna la cacha au moyen d'une feuille de papier. Quand elle enleva cette feuille de papier, je vis au lieu d'une jolie petite fille un loup qui se tenait debout sur ses pattes de derrière et ouvrait tout grand sa gueule pour dévorer le Petit Chaperon rouge. Je me mis aussitôt à crier et j'eus un véritable accès de rage ¹⁴ ». Ainsi, c'est donc Anna qui la première présente à Serguéi l'image, le signifiant qui va lui servir d'écran pour obturer la perte irrémédiable.

Une thèse est sous-jacente à ce qu'ici j'avance. Dans le cas de l'Homme aux loups, le fantasme, *grâce à ce que Freud en a construit*, a eu pour lui une fonction de suppléance. Comme Lacan dit « Joyce le sinthome », je dirai *S. P. le fantasme*. L'analyse avec Freud lui a permis de nommer par le fantasme et son signifiant *Wolf* le réel dévorant de son rapport au père. On peut considérer que c'est un effet de la cure, dans son après-coup. Mais dès la prime enfance, déjà, on trouve trace d'une amorce de nomination fantasmatique du réel de la castration. C'était l'époque où, à trois ans et demi, trois mois après

13. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 664-665.

14. « Les souvenirs de l'Homme aux loups », art. cit., p. 23-24.

sa séduction par Anna, il avait pour gouvernante une Anglaise, miss Oven. Sa sœur craignait d'avoir le nez rouge. Pour conjurer son éreutrophobie, elle lui disait le mot tabou, qui dit « nez rouge » sans le dire : *Esanetor* ? Il devait alors lui répondre du tout à trac : « Mais non ! tu n'as rien ! » *Esanetor* sonne comme un nom de guerre, qui quelque vingt-cinq ans plus tard allait faire entrer l'Homme aux loups dans la guerre des boutons ! Jusque-là le petit Serguéï avait érigé son nez en fétiche dont le brillant, la luisance (*der Glanz*) était la condition absolue pour qu'apparaisse au champ de l'Autre le regard, qui se dit *the glance* dans la langue qu'alors lui apprenait miss Oven. On peut en effet reconnaître Wolf-Man, comme le font Nicolas Abraham et Maria Torok¹⁵, dans le cas qu'évoque, en le déguisant à peine, Freud au début de son texte de 1927 sur « Le fétichisme¹⁶ ». Par ce démenti Serguéï a donc très tôt réussi à *nommer*, jusqu'à sa décompensation de 1923-1925, le réel de la castration, à mettre un nom dessus. Cette nomination est à entendre au sens borroméen d'un nouage qui s'effectue au sixième rond, par couplage, « accouplement » dit dans « Le moment de conclure » Lacan¹⁷, du rond du fantasme avec le rond du réel. En s'accouplant au réel, le fantasme le nomme. Ainsi prend-il une fonction nommante qui supplée, comme le fit l'angoisse phobique infantile, à la carence du Nom-du-Père. Si ce nouage lâche, alors c'est la régression narcissique infra-borroméenne à la paranoïa ou à la mélancolie.

Le fantasme sauf-conduit du passage en zone rouge

De cette rupture transitoire du nouage par le fantasme et de cette régression, je veux pour exemple ce qui est arrivé à l'Homme aux loups en août 1951, le jour anniversaire de la mort d'Anna, quarante-cinq ans après ce jour funeste. Il avait alors soixante-quatre ans. Il le raconte à Muriel Gardiner¹⁸ en 1956. Il était parti ce jour-là, sans s'apercevoir que c'était l'anniversaire de la mort d'Anna, dans la banlieue de Vienne, avec sa boîte de couleurs et sa toile, peindre dans le secteur anglais.

15. N. Abraham et M. Torok, *op. cit.*, p. 140-141.

16. S. Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972, p. 133.

17. J. Lacan, *Séminaire XXV*, « Le moment de conclure », leçon du 20 décembre 1977 (inédit).

18. M. Gardiner, « Ce qu'est devenu l'Homme aux loups », dans *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, *op. cit.*, p. 331-339.

Je signale que l'Homme aux loups s'était mis à peindre après la perte de sa sœur, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris de faire dans le Caucase où sa sœur s'était suicidée. Il raconte dans ses Mémoires¹⁹ comment, arrivé en Tchétchénie au bord d'une rivière qui s'appelle le Terek, il se mit à sortir sa boîte de couleurs et à peindre pour fixer sur la toile l'impression que produisait en lui ce Terek, dont le signifiant consonne étrangement, relève Nicolas Abraham²⁰, avec le *tieret* russe de la séduction originaire : « Ce fut la première fois que je réussis si bien un paysage, et le début de mon activité de paysagiste. »

Je reviens à l'épisode de 1951. Parti pour se promener dans la campagne viennoise, il se retrouve alors, *sans s'en rendre compte*, « par mégarde » dit-il, dans le secteur russe. Le paysage lui rappelle son enfance et il s'installe sur une colline devant les ruines d'un bâtiment bombardé, une meunerie dont ne restait qu'un mur éventré, dans lequel on voyait « des trous noirs à la place des fenêtres ». C'est devant ça, devant cette béance qu'il tombe en arrêt, et plante son chevalet. Le ciel se couvre et son siège se brise. Mauvais présage, se dit-il. Qu'à cela ne tienne, comme possédé d'une furieuse envie de peindre, il décide de « broser » (encore le fameux signifiant *tieret*) sur la toile l'impression qu'il ressent devant ce paysage qui, dit-il à Muriel Gardiner, lui donne la nostalgie de la Russie de son enfance. Il est tellement absorbé qu'il ne se rend pas compte qu'il est entouré par cinq soldats russes qui l'interpellent et l'amènent au poste. C'était un terrain militaire des Russes. On lui reproche de ne pas avoir demandé d'autorisation de peindre et le soupçonne d'espionnage. On le retient deux jours puis on le relâche, lui demandant de revenir dans trois semaines avec ses papiers et ses toiles. Ces trois semaines sont un cauchemar pour lui. Il fait un délire d'observation et d'autoaccusation. Quand il revient terrorisé au poste, l'affaire est classée et le commandant discute avec lui de peinture. Mais l'Homme aux loups continua encore plusieurs mois à se sentir en danger et à se croire surveillé. Il fit de lui-même un rapprochement entre cet épisode et son délire de 1926, disant que la « déformation physique » (*Enstellung*) de son nez avait alors fait place à une « déformation morale » qu'il attribuait à un conflit avec son surmoi.

19. « Les souvenirs de l'Homme aux loups », art. cit., p. 51-52.

20. N. Abraham et M. Torok, *op. cit.*, p. 130.

L'Homme aux loups passe donc, ce jour-là, en zone rouge, dans la zone de l'Autriche qui jusqu'en 1955 fut occupée par ceux qui en 1918 avaient spolié sa famille de sa fortune. Il y est passé pour y faire contrôler son identité par les Rouges. Il y est passé *avec son fantasme pour seul passeport*. Son Une-bévue, c'est d'être passé dans la zone rouge du *Rotenaze infantile* dont son *Esanetor* démentait le réel. Son Une-bévue, c'est d'être entré dans la zone rouge de la crypte où repose le rapport sexuel impossible, l'inceste entre sa sœur et son père en même temps que l'inceste entre lui et son père, *dont il faut bien que les Rouges le punissent*. Je propose donc de lire cet épisode comme un accès de paranoïa d'autopunition, déclenché à la faveur de cet acting out du jour anniversaire de la mort de son petit autre spéculaire où, *à son insu*, le Russe blanc était allé se jeter dans la gueule de cinq loups rouges. Comme si son désir inconscient avait fait, ce jour-là, resurgir dans le paysage l'*imago* du Petit Chaperon rouge que, dans son enfance, sa coquine de sœur lui avait mise sous le nez. Et l'avait fait resurgir pour que lui, le chaperon blanc, se jette dans la gueule du rouge !

L'inceste avec le père, celui que Nicolas Abraham et Maria Torok supposent entre sa sœur et son père aussi bien que celui fantasmé de lui-même, comme identifié à sa sœur et à sa mère, avec son père, c'est cela pour S. P. *l'impossible à supporter*. C'est cela le réel dont atteste toute la clinique de son expérience analytique. Et c'est à cet impossible, et c'est à ce réel que s'accouple le fantasme, comme sixième rond du nouage borroméen à six, ce nouage étant l'une des façons, autre que celle joycienne du nouage au quatrième rond du sinthome, de suppléer au ratage du nœud, à sa dé-borroméanisation due à la forclusion.



Nomination du réel par le fantasme : une suppléance à l'Innommable

La nomination du réel par le fantasme a été son sauf-conduit contre l'effondrement psychotique. *En s'autorisant à partir de 1957 de son nom de fantasme pour écrire ses Mémoires*, Wolfsmann a réussi à maintenir un nouage non paranoïaque, malgré la perte de sa mère et toutes les mauvaises rencontres avec le réel qu'il a eu à affronter. Car sa faille, la faille qui traverse sa généalogie sur trois générations, c'était la nomination, la transmission du nom des Petrov. Mais il aura suffi, comme cela s'est passé en 1955, que la police soviétique contrôle son identité pour que lâche la suppléance précaire qu'assurait son nom de fantasme.

Au fond, tout psychotique qu'à mon avis il était, l'Homme aux loups s'en est plutôt bien tiré. Bien mieux, en tout cas, que ce névrosé d'Homme aux rats, qui n'a pas manqué de se faire tuer à la guerre de 14. L'Homme aux loups aurait pu aussi mal finir que sa femme et que sa sœur, que son père et que sa grand-mère paternelle. Sa rencontre avec la psychanalyse lui a permis de suppléer à l'*Innommable* par le fantasme comme moyen de s'autonommer, de s'autoriser du nom de fantasme qui l'identifiait comme cas paradigmatique de la psychanalyse. Non seulement il s'est fait un nom, une célébrité, mais il a pris ce nom de cas freudien pour en faire son nom propre. Cette autonomination a eu pour effet de le tenir plus à l'écart de son identification hypocondriaque à sa mère et à sa sœur qui le poussait plus vers la mélancolie que la paranoïa. À ce titre, elle lui fait accéder à une identité de séparation. Cette identité ne fait pas que le séparer de son patronyme, de la malédiction qui pèse sur la descendance grand-paternelle, depuis la tragédie karamazovienne. Elle le sépare de l'innommable inceste. Cela veut dire que la nomination du réel par le fantasme constitue l'un des traitements possibles de la psychose. Car, dès lors qu'on s'efforce de penser avec le nœud borroméen le traitement possible de la psychose, il faut le penser avec la question de la nomination telle que Lacan en fait, quand le nouage par le Nom-du-Père a raté, l'opérateur du nouage au quatrième, au cinquième ou au sixième rond. Le fantasme en tant qu'il nomme le réel peut prendre une telle fonction thérapeutique.

« W-M c'est moi ! »

Je voudrais relever un tout dernier point. Les initiales du nom de fantasme dont S. P. s'autorise comme auteur, Wolf-Man dans l'édition anglaise initiale, sont W-M. Rappelons que Wolf était aussi le nom propre de son précepteur allemand et que Matrona était le nom de celle qui avait transmis à Serguéï la gonorrhée castratrice. Et surtout que le W, ou M renversé, est la lettre, ainsi que l'a si bien montré Serge Leclair, de l'emprise maternelle dont dans le rêve de l'*Espe* il demandait à Freud de le défaire. Tant et si bien que, quand il se présente à l'autre qui est au bout du fil en disant « Ici l'Homme aux loups ! », c'est comme s'il disait non plus « S. P. c'est moi ! » (avec l'équivoque qu'il y a dans ce « c'est moi » puisque S. P. sont aussi, révèle l'Homme aux loups à Karin Obholzer, les initiales d'un célèbre acteur homosexuel d'Odessa), mais « W-M, c'est moi ! ». *Il ne se coupe plus homosexuellement les ailes du désir pour l'Anna dont il était resté l'orphelin inconsolable, comme dans le rêve de l'Espe, il s'aile, il se donne les ailes de son fantasme pour en adopter le réel. En s'autonommant Wolf-Man, l'auteur des Mémoires du Russe dont parle Freud adopte, fait sien le réel que véhicule la lettre. C'est pourquoi cette autonomination touche au réel. Elle y touche topologiquement, en ceci qu'elle le redouble, qu'elle dédouble le rond du Réel (dans le nouage à six, chacun des ronds de R.S.I. se dédouble). Et elle y touche littéralement, en ceci qu'elle double de son W le V romain de l'heure de la rencontre ô combien précoce du petit Serguéï avec le père réel.*